

LES THEATRES

Opéra-Comique : *Iphigénie en Tauride*,
de Gluck.

Quand, il y a six mois, *Iphigénie en Tauride* apporta l'art et la vie dans ce singulier petit théâtre de la Renaissance, lyrique une fois sur dix, que tuèrent les pièces « de tout repos » dont le succès certain, déclarait-on d'avance, pouvait seul permettre de jouer les autres de temps en temps, j'ai dit l'extraordinaire splendeur du chef-d'œuvre et les heureuses conséquences du mouvement gluckiste. Je n'y reviendrai pas, car mes prévisions se réalisent plus tôt encore que je ne l'espérais.

Iphigénie, en effet, a pris place hier sur une scène digne d'elle, achevant de renouveler le répertoire de l'Opéra-Comique. Ce répertoire devait fatalement se modifier sous la double action des vrais classiques et des vrais modernes. — Je me suis trop souvent expliqué là-dessus pour y insister. — Mozart, Beethoven, Gluck, Méhul, reparaissant et détrônant leurs faux frères, ont ouvert la porte aux jeunes, leurs authentiques disciples. C'était fatal. Les musiques opposées, en apparence, par la facture, par la forme, par les moyens différents dont disposaient ceux qui les ont écrites, sont sœurs, en réalité, lorsqu'un même souffle les anime pour l'expression changeante des sentiments humains. Il fallait bien que l'on s'en aperçût tôt ou tard. C'est fait, et l'on trouvera là la haute signification de l'effort accompli depuis deux ans à l'Opéra-Comique. Aussi quel superbe faisceau d'ouvrages va-t-on pouvoir montrer, dans ce théâtre, aux étrangers ! A côté des partitions d'aujourd'hui, audacieuses et vigoureuses, celles de jadis, novatrices à leur heure et résistantes, témoigneront de l'immortalité des belles et nobles choses. Justice est enfin rendue au passé et au présent, préparant l'avenir.

Ceci constaté, il ne me reste à m'occuper que de l'interprétation d'*Iphigénie en Tauride*. Le rôle principal qui, à la Renaissance, on se le rappelle, mit hors de pair Mme Jeanne Raunay, est tenu maintenant par Mme Rose Caron, plus admirable que jamais, j'ai plaisir à l'annoncer. Elle chante ce rôle avec un style de pureté, de simplicité, de largeur magnifiques, un art souverain ; elle le joue avec une émotion, une tendresse dont je ne saurais trop la complimenter. Son grand et mérité succès a été partagé par M. Bouvet, plein de véhémence désespérée, de rudesse tragique en Oreste ; par M. Beyle, un Pylade de voix délicieuse, à la fois énergique et charmant, et par M. Dufrane, qui dit magistralement la partie de Thoas. Les chœurs de M. Henri Carré

ont la sonorité tantôt exquise, tantôt brutale que Gluck a voulue et l'orchestre est bien conduit par M. Georges Marty. L'apparition des Euménides dans le noir, le groupement des prêtresses dans le blanc forment des tableaux fantastiques et adorables, bien dignes du sublime et triomphant chef-d'œuvre.

Alfred Bruneau.

P. S. — J'ai assisté hier au concert de la Société philharmonique de Vienne. L'accueil du public a été enthousiaste. Je rendrai compte de ce concert demain, en même temps que de celui de la Société chorale qui sera donné aujourd'hui. —

A. B.